

NOIR, L'ASSASSIN D'ANDRÉ BARGEOIT FUT DÉCOUVERT PAR SES MAÎTRES

SOUVENIRS ET MYSTÈRES DU BAGNE

Les confidences d'un ex-fonctionnaire de l'Administration pénitentiaire en Guyane (I)



LE « RADIER » VENDAIT AU BAGNE DES DENRÉES VOILÉES. Ou aurait-il trahi des grossistes ?

On ne commença à parler sérieusement de la suppression du bague en Guyane, qu'après la sensationnelle « note » d'Albert Londres, parue en 1924 dans le *Petit Parisien*.

A vrai dire, le célèbre reporter ne demandait que des réformes, mais pour nous qui connaissions bien l'Administration, son attachement aux habitudes et son étouffement de la suppression pure et simple de la transportation.

Albert Londres avait été frappé par le grand scandale du bague : le mélange.

Il écrivait : « Aucune différence entre le condamné primaire et la fripouille la plus opulente. Quand un convoi arrive à l'école, tous au chenil, et que les plus poussoirs poussoient les autres. Le résultat est obtenu. Il n'y faut pas un an ».

Et Albert Londres concluait en disant que, en Guyane, les forçats ne s'amendaient pas, mais se dégradèrent.

Il aurait pu ajouter ceci : Le condamné qui n'acceptait pas d'être condamné par les autres, s'exposait au pire danger : il devait choisir entre la pourriture ou la mort !

J'ai connu personnellement un bagnard qui mourut dans ces conditions atroces pour avoir voulu se racheter et vivre à Saint-Laurent-du-Maroni une vie d'honnête homme.

Il s'appelait André Bargeot.

Ce n'était pas un de ces garçons à qui l'on avait donné le bon Dieu sans confession. Il avait une allure inquiétante et un passé des plus chargés.

A seize ans, il était passé devant le tribunal pour mineurs et s'était vu confier à l'école de régime de Franche-Comté.

Devenu majeur, il se signalait de nouveau à l'attention de la justice qui l'envoyait passer dix-huit mois en prison.

A sa libération, il promettait d'être honnête et pendant dix ans, effectivement, la justice n'eut pas à intervenir dans ses affaires.

Mais le 9 octobre 1928, un laïtier trouvait, assassinés dans leur champ, deux vieux cultivateurs de Franche-Comté, les époux Jeannin, âgés respectivement de soixante-dix-huit et de soixante et un ans. L'argent qu'ils possédaient avait disparu.

Le 17 décembre, la police arrêtait un militaire nommé Vallée, ainsi que deux jeunes gens. Les trois hommes avouèrent être les co-auteurs du double assassinat. Puis ils revinrent sur leurs déclarations et finalement le triple bénéfice d'une ordonnance de non-lieu après dix-sept mois de détention.

Dans l'interval, la police avait appris que certains titres volés aux époux Jeannin avaient été négociés le 8 novembre 1928 par un nommé René Moal qui en avait encaissé le montant, soit 24.000 fr.

Moal fut arrêté en octobre 1929. Il déclara avoir négocié les titres pour le compte d'André Bargeot qui avait connu au Bataillon d'Afrique.

On rechercha Bargeot qui fut retrouvé au 19^e régiment étranger à Soussou, où il s'était engagé pour cinq ans le 28 mars 1929.

Le 31 décembre, il était transféré de Besançon à Vesoul par voie ferrée. Entre les gares de Rigney et de Loulans, les époux Bargeot demandèrent à être conduits aux lavabos du train. Au moment où le conducteur lui ouvrait la porte des toilettes, il parvenait à tirer à la chaîne de sûreté qui le liait au policier et à se transformer à double tour.

Après quoi, ayant brisé un carreau des W.-C., il se laissait glisser sur le marchepied du wagon, puis sur le ballast.

Le train s'arrêta, mais Bargeot était caché dans un marécage et les policiers le recherchèrent en vain.

Il erra pendant un mois, vivant pour vivre, et couchant dans les granges. Le 10 janvier, on l'arrêta à Besançon.

Confronté avec Moal, Bargeot prétendit n'avoir jamais et les titres entre les mains.

A ce moment, des policiers qui enquêteaient pour un autre crime commis le 25 février 1929 à Prédigny Haute-Saône eurent l'idée de comparer les empreintes digitales de Bargeot avec celles que l'assassin avait laissées sur une bouteille appartenant à la victime. C'était les mêmes.

Bargeot passa devant les Assises de Vesoul le 2 juin 1930.

De nombreux témoins furent cités, notamment un commissaire de police d'Orléans, qui déclara :

« Je suis convaincu que le militaire Vallée et ses complices ont assassiné les époux Jeannin, et que Bargeot est accusé à tort ».

Mais il y avait le crime de Prédigny, et Bargeot fut condamné à mort. Le Président de la République commua sa peine en travaux forcés à perpétuité.

•

A son arrivée à Saint-Laurent-du-Maroni, Bargeot travailla au service des Travaux de voirie, puis il demanda à être affecté à l'hôpital comme infirmier. Agréé, il obtint que les médecins lui prêtent des ouvrages scientifiques et qu'il ait à étudier l'anatomie, la biologie, etc.

Je le voyais à ce moment pressé que médiocrement.

Mon père était remarqué, me dit-il un jour. C'est ma belle-mère qui fut la cause de mon

Chacun admirait sa douceur, sa gentillesse.

Quand il était seul, c'est lui qui assaillait les malades et qui les soignait sans même déranger les médecins.

Un soir, j'accompagnai à l'hôpital un de mes collègues qui souffrait des dents.

Bargeot nous reçut.

« Quel est le médecin qui est chargé des soins dentaires ? lui demandai-je. »

« C'est moi, répondit-il en souriant. Effectivement, ayant fait piqure à mon collègue, il lui arracha sa dent malade avec une dextérité qui me stupéfia. »

Par la suite, Bargeot, que les habitants de Saint-Laurent appelaient le Dr Bargeot, fut autorisé par les médecins de l'hôpital à aller faire des visites en ville. Je lui souvent rencontré l'après-midi, alors qu'il se rendait au chevet d'un malade, sa petite valise à la main. Tout le monde l'estimait.

Bien entendu, cette situation fut à part particulière, lui attirant bien des jalousies. Et l'Administration recevait constamment des rapports alarmants à son sujet. Ce fut bientôt une lutte entre les forçats qui voulaient la perte et les médecins qui, le sachant heureux de vivre une existence presque normale, désiraient le garder avec eux.

Un jour, les jaloux, avec la complicité de certains gardiens, obtinrent que Bargeot soit réintégré au camp central. Mais les médecins réussirent à le faire revenir à l'hôpital.

Furieux, les gardiens qui avaient agit contre Bargeot s'ingérèrent alors à lui rendre la vie impossible. Le malheureux fut l'objet de vexations et même de brimades odieuses. Des promesses de récompenses furent données à ceux qui lui faisaient des réductions de peines auxquelles sa bonne conduite lui donnait droit.

•

A sa place, l'Administration s'amusait à faire accorder cinq ans de remise de peine à un forçat qui exerçait dans une « illicite tolérance », le commerce de « radier ».

« C'est-à-dire que, dans un coin de la case commune, se bagard avait installé une espèce de magasin où il vendait des cigarettes, de l'alcool, des conserves, des outils et même des pin-up en couleurs, dentures et objets volés, naturellement. »

Bien que très apprécié par l'in-

justice dont il était la victime, le pauvre Bargeot continuait son travail.

Un matin, on vint m'avertir qu'il était devenu subitement fou. On le ramena dans la case où on l'avait installé. Il se roulait sur le sol en poussant des hurlements.

Que s'était-il passé ? J'allai voir les médecins. Ils étaient atterrés.

« Ils » l'ont eu, me dit l'un d'eux.

Je n'osai pas comprendre.

« Oui, poursuivit le médecin, Bargeot a été « rendu » fou... »

« Comment ? »

« J'ai retrouvé le reste d'une tasse qu'il absorbait la veille de sa première crise. Elle contenait du dalura... »

Quelques jours après, le malheureux, profitant d'un relâchement de la surveillance, se jeta par une fenêtre du 2^e étage et se blessa mortellement.

•

L'historique navrant d'André Bargeot, sortant au bagne pour avoir voulu se racheter, prouve une fois de plus que fiasco fut la transportation.

Heureusement, le gouvernement français finit par le comprendre et le bague fut supprimé en 1938.

Puis qu'un long discours, un simple fait démontrera qu'il eut raison : lorsque la suppression du bague fut annoncée, les bagneaux de l'île de Ré se révoltèrent. Ils échappèrent sans doute au soleil, aux gardes-chiourme, à la liepre, aux requins, aux fèves, mais ils savaient qu'un simple fait démontrerait une nation de force *ou toute évasion est impossible*. On il est interdit de fumer, interdit de parler, on les promouvent consistent en une sorte de ronds silencieux dans une cour, et où, pour certains du moins, le châtiment est, en définitive, mille fois plus dur qu'à la Guyane.

C'est pourquoi cet avoir avait raison, qui nous disait récem-

« Quand tous les jamaïs dévotés sauront comment on vit dans les maisons de force, ils réfléchiront peut-être. Alors, aussi paradoxal que cela puisse paraître, on pourra dire que la suppression du bague a fait baisser la criminalité en France... »

PIN.

(1) Voir *Noir et Blanc* depuis le n° 1.

La semaine prochaine NOIR ET BLANC commence la publication d'une grande enquête :

DANS L'INTIMITÉ DES SOUVERAINS RÉGNANTS

Les bouleversements et les guerres de ce demi-siècle ont fait s'effondrer de nombreux trônes ; il reste tout de même des représentants de dynasties qui conservent l'affection et la loyauté de leurs sujets.

NOIR ET BLANC, qui a envoyé pendant plusieurs mois ses meilleurs reporters auprès de ces souverains, est en mesure aujourd'hui de vous faire pénétrer dans leur intimité.

LA PROCHAINE VIE :
COMMENT VIT JULIANA, REINE DE HOLLANDE

LE REGNE DE LA

hanches, mais, ayant vu que je n'avais pas de culotte, elles m'ont laissé retomber...

■ **VOICI LE REGNE DE LA « BRUNE ILLUMINÉE ».** — Au cours d'un récent dîner littéraire, James Morrow, le plus grand coiffeur de Londres, a annoncé la venue prochaine de « l'âge des brunes ».

Les hommes, a-t-il déclaré, ne préfèrent plus les blondes — à vous, Anita Loos ! — et d'ailleurs celles-ci auront bientôt disparu.

Et le figaro britannique prédit l'avènement de la « brune illuminée », dont les reflets, à la fois mauves et cuivrés, ont été copiés par lui sur la couleur des tulipes noires.

Au passage, il a condamné les cheveux longs.

— Les cheveux « flottants, a-t-il dit, ne sont plus admirés que par les grands-parents. Il y a autant de rapports entre eux et les coiffures modernes, a-t-il ajouté, qu'entre un tilbury et un avion à réaction.

Mais la brune illuminée, n'est-ce pas ce que nous voyons déjà souvent à Paris ?

■ **LA DERNIERE COURSE.** — Julien Besançon, qui a tout de même attendu d'avoir quinquante-dix ans pour mourir, pressait le plus complet mépris de la mort. « Je n'ai jamais eu peur des femmes, disait-il, à plus forte raison de celle qui n'a pas de nez ! »

Fervent du P.M.U., l'auteur des « Jours de l'homme » paraît son jour quelques instants avant de mourir. Mais quand on lui annonce que tous les chevaux qu'il avait joints étaient arrivés, le célèbre docteur n'était plus. Il avait « dé-télé » et fini avec eux la grande course !

■ **L'AS DES AS.** — On sait que Simonen est le plus rapide de tous les romanciers que le monde ait jamais connus. L'autre jour, un ami lui téléphone pour lui demander un rendez-vous, mais c'est Denise Simonen qui répond :

— Écoutez, je suis désolée, mais mon mari vient à peine de commencer un nouveau roman etc.

— Cela ne fait rien, interromp l'autre, qu'il le termine, je garde l'appareil.

■ **NOURRITURES TERRESTRES.** — On parle à nouveau dans les milieux autorisés, autrement dit dans les coulisses du cinéma, de créer un « super club gastronomique » dont l'accès serait réservé aux artistes ayant démontré qu'ils savent non seulement apprécier la véritable cuisine française, mais aussi qu'ils sont capables de la pratiquer eux-mêmes. Cette nouvelle a laissé plus d'un technicien songeur.

— Pourquoi, disent-ils, en effet, pourquoi n'ouvrit ce club qu'àux seuls artistes ? Comme s'ils n'avaient pas déjà assez de se bouffer entre eux.

— (Il est vrai que du chameau, toujours du chameau, c'est monotone, à la longue...)

■ **BOUM.** — M. Truman, jusqu'ici, avait été très gentil pour Eisenhower et d'ailleurs, entre nous, il l'aime bien.

Tant que Truman a été civil et Eisenhower général, tout était pour le mieux. Mais voilà qu'Eisenhower prend son petit cha-

peau, se dirige vers Washington, et à l'intention de devenir Président de la République.

Et bien que M. Truman ait abandonné le poste, cela lui est fort désagréable.

Aussi vient-il de prononcer une charge à fond de train contre le général.

Eisenhower, en effet, avait pris parti publiquement, l'autre jour, dans la question des champs de pétrole extérieurs. — On appelle ainsi les champs de pétrole prodigieux qui existent en face de la Californie, du Texas et de la Louisiane, qui valent des milliards et qui se trouvent sous la mer à peu de distance. Le général a déclaré qu'à son avis ils devraient appartenir aux différents États de l'Union et pas à la Fédération.

Le lendemain, à un dîner public, M. Truman s'est écrié que ce serait de « vol en plein jour et sur une échelle colossale ». Il a ajouté que le général était prisonnier du parti, de l'air, fossile des vieux républicains qui consiste en dinosaures et en pétrodollars.

Et voilà le premier coup de la campagne tire.

■ **CHINOISERIES.** — Une grande nouveauté certainement, à nous d'en deviner le sens.

Depuis quelques semaines, la Chine Soviétique achète aux États-Unis, pour le marché noir, tout l'or qu'elle peut trouver et l'envoie en Chine par Hong-Kong.

■ **THE OLD MAN.** — M. Churchill se fait attrapper. Il semble que les responsabilités du pouvoir le débordent un peu en ce moment.

Il a refusé d'assister à la cérémonie de Bayeux, le 6 juin, en l'honneur du débarquement en premier ministre, il les empêche de faire leur métier ! Maintenant qu'il a acheté une panoplie de premier ministre, il ne connaît plus sa joie !

■ **POUR DES HEROS.** — C'est du 8 au 22 qu'aura lieu la quinzaine nationale en faveur des « Combattants d'Indochine, des livres et des périodiques, des disques et des films.

Le but de cette œuvre : envoyer aux 100.000 hommes qui sont en permanence là-bas, des livres et des périodiques, des disques et des films.

Créer, pour les 30.000 qui reçoivent chaque année, des centres d'accueil, des lieux de repos et les aider à trouver leur place dans la vie civile.

Et, bien entendu, aider leur famille, au point d'accorder des bourses d'études pour les enfants.

Voilà qui est excellent. Et pour la collecte de fonds qui aura lieu du 8 au 22 pour la quête sur la voie publique qui se fera le dernier jour, nous demandons à nos lecteurs de penser à ces vaillants de songer à tous ceux qui acceptent la guerre pour qu'ils aient la paix.

■ **L'EXPLICATION.** — Toutes les femmes de chambre qui travaillent dans les hôtels ont descendu Luis Mariano s'étou-

nant de voir celui-ci réclamer, chaque fois, une table de nuit supplémentaire. L'explication est pourtant simple : pour dormir d'un sommeil sans rêves, notre chanteur a besoin d'avoir à portée de la main droite une statuette de la Vierge qui ne le quitte jamais, et à portée de la main gauche, un réveille-matin, un verre d'eau sucrée et une boîte de pâtes acroates. D'où les deux tables de nuit, qu'il faudrait avoir bien mauvais esprit pour supposer destinées à un autre usage.

■ **NO CHICHI.** — Vous connaissez tous la République de Panama ? Vous savez, cet endroit où les gens ont des cheveux ? Voilà. Cela vaut-il quelque chose ? Bravo !

Eh bien, la République de Panama avait un préfet de police qui s'appelait José Raymond et qui tout le monde appelait Chichi, diminutif commun à...

José, dit Chichi, avait décidé de renoncer à son poste de préfet de police pour se faire élire Président de la République, tout le monde l'a baptisé *Ike-Chichi*. Il a répondu tranquillement et sans s'émouvoir :

— Oui, je suis comme Eisenhower, j'en ai assez d'être flic et ne veux pas l'être toute ma vie ! Il est bien temps que chacun soit un peu Président de la République !

— Peut-on mieux parler ? Approuve le nouveau loi et son hatons qu'il soit élu — sans chichis.

■ **COMME ON CHANGE.** — Paul Léautaud se trouvait l'autre jour dans un autobus sur les Champs-Élysées, lorsque vient s'asseoir juste en face de lui une brave mère de famille encombrée de trois enfants qui braillaient les uns que les autres, et notre philosophe ne tarda pas à perdre son légume (habitude) pour tancer vertement ses vis-à-vis :

— De mon temps, dit-il, les enfants étaient bien mieux élevés, et à leur âge, je ne me serais jamais permis de crier ainsi dans un lieu public.

Vous avez bien changé depuis ! lui dit alors son voisin.

■ **FRANCHISE.** — Carlo Rim rencontre sur les Champs-Élysées un ami cinéaste qui se prépare à aller voir le film récemment sorti d'un cher confrère.

— Oh, lui dit Carlo Rim, cette bande ne vaut pas grand-chose, je sais, et je crains que tu ne sois déçu.

— Mais... fait l'autre, je l'espère bien !

■ **AUSSI SEC.** — Carlo Rim reçoit la visite d'un producteur tout bouffé par une querelle qui vient de l'opposer à la vedette de son prochain film. Il voudrait que notre ami s'entremette pour réparer les pots cassés :

— J'ai été violent et je le regrette. Les mots ont dépassé ma pensée.

— Bah ! dit Carlo Rim gentiment, ce n'est pas grave : ils n'ont pas dit aller bien loin !

■ **POUR MOI, UNE BLONDE.** — On a publié dans la presse un certain nombre de photographies de la voiture qu'a fait faire le roi Ibn Saud, de l'Arabie Saoudite, pour les femmes de son harem.



DES FRANÇAIS ACCOMPAGNENT UNE DURE SIMONEN EN INDOCHINE. Ceux qui restent en France doivent penser à eux et à leurs familles.

Il ne sait pas très bien comment il en est.

La rueur locale dit cent vingt. Les journaux lui attribuent trente fois, « dont quatre en petits et importants », et ils ne parlent même pas des filles.

Ce qu'on n'a pas raconté, c'est que sa super Cadillac à chaises allongées a été fabriquée par un marchand de corbilles. Elle doit être suivie de dix-neuf autres et chacune pourra contenir six femmes, ce qui représente bien, en effet, un total de cent vingt.

Un détail intéressant, c'est que les vitres des voitures sont à un seul sens : c'est-à-dire que les femmes peuvent voir vers le dehors et qu'on ne peut voir les dedans.

Et nous répondrons à Sa Majesté que nous n'y jette- rons même pas un œil curieux, et que ce même œil, nous nous le battons éprouvé, car nous n'aimons que les blondes.

■ **APPRENEZ A LIRE.** — Le reporter américain Bruce Hilton a eu une bonne idée. Il s'est installé dans une rue très passante, avec des lunettes noires, une guitare, une tasse en métal et il a mis sur son ventre une affiche : « Je ne suis ni sourd, ni muet, ni aveugle, ni mutilé et je ne vous demande pas un sou ».

En une heure il a ramassé un dollar.

Et on croit que tout le monde sait lire !

■ **PAS DE QUOI.** — Et voici une autre mot américain et aussi

fort drôle, d'une petite cousine de Veronika Lake.

— Ah ! lui dit-elle, que tu es jolie. Il n'y a personne de plus jolie que toi !

— C'est toi, dit Veronika Lake, gentiment.

— Personne, dit la petite fille, sauf Ann Sheridan !...

■ **TOUJOURS LA POLITESSE.** — Un vieux monsieur est assis à côté d'un jeune homme dans le métro. Le jeune homme tient sa tête dans ses mains, il a l'air accablé.

— Qu'est-ce qu'il y a, dit le vieux monsieur, vous êtes souffrant ?

— Non, dit le jeune homme, mais je suis toujours malheureux quand je vois dans le métro une vieille dame debout.

■ **ASTUCE.** — Et voici une autre histoire de vieillards. Les habitants d'un village du Puy-de-Dôme ont été, l'autre jour, porter un bouquet au plus vieux vieillard du village.

— Un des jeunes gens du pays s'inclina devant le vieux monsieur et lui dit :

— Confidemment, comment êtes-vous arrivé à un âge aussi avancé ? mon grand-père ne buvait pas d'alcool.

Alors le vieillard lui répondit :

— Confiance pour confiance : vous vous rappelez l'assassinat de trois personnes qui s'est passé en 1907 à Clermont-Ferrand ?

— Vaguement, dit le jeune homme.

— Eh bien, dit le vieillard, on a jamais retrouvé l'assassin ! Et voilà...

AU THÉÂTRE DE L'ÉTOILE, LE PUBLIC EN A VU TRENTE-SIX... C'était la première grande présentation des maillots de bain 1952.

